

DE L'INFLUENCE PERNICIEUSE CHEZ LA JEUNESSE
DE L'ÉTUDE DES INSTRUMENTS À VENT.

On se complait à admirer la facilité de nos enfants pour apprendre à jouer du cornet à piston, du trombone, voir même de l'ophicléide. Il est, en effet, remarquable que de si jeunes enfants puissent tirer du son de plusieurs instruments en cuivre qui sont volontiers plus long et plus gros que leur taille et leur corps.

Nous, qui examinons le fait d'une manière sérieuse, nous considérons que l'étude de ces instruments est *pernicieuse* pour la santé de ces enfants. L'étude de l'*embouchure* des instruments de cuivre exige un développement des poumons dont les êtres non encore formés ne peuvent se servir impunément. L'étude de ces instruments, dans les écoles, ne commence qu'à seize ans, parce qu'alors tous les organes respiratoires ont acquis une force relative au tempérament du sujet, et malgré cette précaution, il en est beaucoup qui ne peuvent continuer la pratique de ces instruments.

Le clergé qui veille avec une si tendre sollicitude sur tous ses enfants devrait apporter, croyons-nous, une grande attention sur le fait que nous signalons.

Nous avons souvent remarqué, dans les processions, parmi les bandes de musique, de jeunes garçons qui n'avaient pas plus de douze à treize ans et qui soufflaient dans un ophicléide de gros calibre. Nous nous apercevions des efforts qu'ils faisaient pour en tirer du son par le gonflement des joues et le coloris de leur visage. Or, quiconque a l'âge et les capacités nécessaires pour travailler les instruments en cuivre acquiert cette bonne habitude de les jouer sans efforts, et cela provient principalement du degré de maturité du sujet qui peut alors *pincer* les lèvres pour produire les sons les plus élevés. Les organes respiratoires sont suffisamment formés; ils ont atteint la plénitude de leurs fonctions; la poitrine, dans ce cas, se prête facilement pour quelques uns aux exercices les plus difficiles qui consistent à savoir donner le *coup de langue*, à ne donner que le *souffle* proportionné au diapason du son, à pouvoir *soutenir* un son pendant plusieurs secondes, et enfin à acquérir une grande *souplesse* de langue et de lèvres pour produire une bonne qualité de son.

Les enfants que nous avons entendus ont-ils l'âge requis par les exigences musicales des instruments à vent pour en jouer sans éprouver le moindre mal? Assurément non. Un jour viendra où on reconnaîtra la vérité de nos observations, et pour ceux-là dont nous venons de parler, il sera peut-être trop tard! En Canada, les garçons peuvent, sans dangers, travailler les instruments à vent dès l'âge de seize ans, mais pas avant cet âge. Nous remettons ces considérations aux hommes de l'art.

DE L'ABUS DU MOT « HABILE ».

L'esprit de nationalité qui est en nous ne nous aveugle-t-il pas un peu trop et ne nous porte-t-il pas à nous faire paraître tant soit peu orgueilleux aux yeux des nations étrangères? Nous croyons qu'il est temps de signaler cette faiblesse qui nous caractérise. Cette tendance que nous avons à nous vanter nous-même, c'est une faiblesse, car le vrai mérite chez un peuple comme chez un individu, est bien plus apprécié de ses concitoyens lorsque des étrangers lui décernent des éloges sincères.

Nos confrères dans leurs désirs de complaire à tout ce qui les entoure laissent couler de leur plume des phrases remplies de louanges à l'usage de ceux qui se présentent devant le public à titre d'exécutant, ou d'orateur. On le voit, ces phrases partent du cœur de l'écrivain; mais toutes bonnes qu'elles sont, elles révèlent un parti pris de sa part de trouver tout bon, tout parfait, et qu'on nous permette de le dire, comme dans ce cas, c'est la jeunesse qui fait les frais de la presse canadienne-française, nous sommes forcés de croire que l'expérience lui manque encore pour être à l'abri de quelques observations bienveillantes.

Nous nous rappelons les réflexions sages et bienveillantes que se crût permis de faire un journal de Montréal sur le travail d'un jeune étudiant et sur le débit de sa lecture. Le jeune orateur fut mortellement blessé de ces réflexions et s'en plaignit amèrement. Qu'est-ce que cela prouve? Que nous ne savons pas comprendre la critique et que nous la supportons avec peine. Si au contraire nous écoutions les conseils qui nous sont donnés, nous y trouverions notre intérêt.

D'abord pouvons-nous dire que nous faisons quelque chose par tradition, ou d'après quelques modèles qu'il nous ait été donné de pouvoir imiter? Non, car nous sommes un peuple trop jeune pour avoir des hommes remarquables dans toutes les sciences. De cette absence totale de traditions, qu'est-ce qui en souffre le plus? Est-ce la littérature ou les beaux-arts? La réponse est facile: c'est évidemment les Beaux-Arts qui sont le moins avancés dans notre pays, et le progrès en sera lent parce que les traditions que nous apportent quelques professeurs de l'Europe sont dédaignées par nous. Confiant dans notre savoir et dans nos propres forces, nous croyons pouvoir nous passer des avis de ceux qui en savent plus que nous, tandis que nous devrions nous rendre à l'offre obligeante qu'il nous font constamment de leur talent et écouter leur parole lorsqu'il s'agit des beaux-arts en notre pays. Mais telle est notre habitude, de ne trouver bien que ce que nous faisons et de traiter d'habiles toutes les personnes qui nous donnent quelques plaisirs. De ce mot, il s'en suit, que tous nos professeurs sont habiles, que tous nos avocats sont habiles, que tous nos médecins sont habiles. Pour notre amour-propre, nous voulons bien admettre que ce soit parfaitement vraie; mais n'y a-t-il pas entre le mérite de chacun quelques nuances qui nous obligent à limiter l'habileté de chacun?

« Être habile » en quelque chose, c'est être à l'abri de la critique parce qu'on a une instruction et un savoir complets. « Être habile » dans les arts, ça suppose que celui auquel on décerne ce titre connaît à fond son art. Mais lorsque nous voyons dans les journaux des noms inconnus pour un art quelconque gratifiés du titre pompeux d'habiles, nous plaignons sincèrement ceux qui mordent à l'hamçon des journalistes. Notre spirituel confrère de « l'Écho » a écrit un excellent article sur les *incomplets*, article qui a été analysé par plusieurs journaux. Nous ne voulons pas parler des inhabiles; nous ne voulons qu'exprimer nos regrets de voir avec quelle facilité on peut devenir habile dans les arts. On peut être habile à les cultiver et cependant on peut n'être jamais habile à en faire ressortir toutes les nuances, tout le génie.

Disons franchement qu'il ne nous est pas encore permis de nous croire habiles, dans toute l'acception du mot, en ce qui concerne les arts, et que nous avons beaucoup à travailler pour atteindre la perfection parce que nous ne pouvons imiter ou ne voulons imiter ou écouter personne. Avouons que s'il nous venait de temps à autre quelques célèbres artistes, nous serions aptes de chercher à les imiter et de converger les traditions de l'interprétation de leur musique; jusque-là nous marcherons toujours d'un pas mal assuré; l'exécution de notre musique pêchera toujours sous le rapport du mouvement qui caractérise le genre de la composition. Nous le répétons, l'initiation des nuances, du goût, de l'expression dans les arts se communiquent par les avis des maîtres ou par l'audition du talent de grands artistes.

Étudions avec soin l'histoire de notre pays; appliquons-nous à le bien connaître; plus nous le connaissons, plus nous l'aimerons, et l'amour donne tout: il donne la foi et l'espérance, il tourne en joie les sacrifices, il enseigne la constance et la modération; il engendre l'union, il prépare la force.

Le droit et le devoir sont comme des palmiers qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre.